

EIGHT SONGS THAT STOP BUT NEVER END

PORTRAITS
ROBOTS

EIGHT SONGS THAT STOP BUT NEVER END

A PROPOS DE LA COMPAGNIE

Fondée en 2022, la Compagnie de Théâtre Portraits Robots est une association loi 1901 dédiée à l'exploration des multiples facettes de l'art théâtral. L'équipe est forte de 8 comédiens, un régisseur (aussi caméra man), une scénographe, une costumière et un designer graphique (responsable de l'identité visuelle de notre compagnie)

Notre mission est de créer des expériences théâtrales inoubliables qui suscitent l'émotion, la réflexion et la connexion avec notre public. Nous croyons que le théâtre est une force vivante qui peut faire résonner les émotions et les idées d'une manière unique.



Chakib Toumi – régisseur



Roxanne Bellefontaine- scénographe



Abigaëlle Vergnac - comédien.ne : rôle de Lou

EIGHT SONGS THAT STOP BUT NEVER END



Maëve Coudrec – comédienne : rôle de Gabrielle



Sayadina Mahraik – comédienne : rôle d'Isaure



Victor Combalbert – comédien : rôle de Charly



Jeanne Le Bon – comédienne : rôle de La femme

EIGHT SONGS THAT STOP BUT NEVER END



Elisabeth Desjacques – comédienne : rôle de la mère



Tatiana Besser : autrice, comédienne : rôle d'Aimée

EIGHT SONGS THAT STOP BUT NEVER END

ENGAGEMENT ARTISTIQUE DE LA COMPAGNIE PORTRAITS ROBOTS

La Compagnie Portraits Robots a vu le jour début 2022 et « *depuis sa création, cette troupe a émerveillé le public par son engagement artistique profond et son exploration audacieuse des frontières de l'expression artistique* » (Le Torchon – Beaux-Arts) À travers un mélange harmonieux de musique, de danse contemporaine, d'audiovisuel et d'arts plastiques, notre compagnie Portraits Robots tente de mêler les arts pour émouvoir son public.

Notre compagnie a su créer des expériences uniques et notre engagement artistique se traduit par la recherche constante de nouvelles formes d'expression et la volonté de traiter des thématiques difficiles avec une sensibilité poétique et une douceur réfléchie (beaucoup d'humour aussi !). Notre dernière pièce *Eight Songs that Stop but Never End* s'inscrit profondément dans cette identité artistique – abordant les thématiques du viol et de l'inceste avec la même douceur que Debbie Tucker Green ou Dennis Kelley – un silence sensible entrecoupé de rires.

Au cœur de notre démarche artistique, nous explorons des sujets complexes et dérangeants, mais le faisons avec une grâce et une élégance qui permettent au public de s'immerger dans l'expérience sans se sentir submergé. Chaque spectacle se veut une invitation à réfléchir sur des questions essentielles de notre époque, tout en étant enveloppé par la beauté des performances.

Nous décidons de prendre des risques, explorer des territoires artistiques inconnus, et, par-dessus tout, émouvoir notre public.

Septembre 2022

- Création de la Compagnie Portraits Robots

Mai 2023

- Représentations de son premier spectacle *Close* au théâtre Pixel (6 représentations avec salle pleine)

Octobre 2023

- Constitution d'une nouvelle et plus grande équipe après un casting organisé le 20 octobre au théâtre Pixel (voir p. pour la description détaillée des membres de la compagnie)

Mai 2024

- Représentation de *Eight Songs that Stop but Never End* au Théâtre Darius Milhaud le 10 mai – 21h (Paris)
- Représentation les 22 et 23 mai à la Parole Errante (banlieue Parisienne)



EIGHT SONGS THAT STOP BUT NEVER END

EIGHT SONGS THAT STOP BUT NEVER END ou pourquoi les testaments sont toujours humides

Cette pièce de théâtre est une adaptation d'un roman du même nom en cours de retravail et de publication. L'autrice de cette pièce est aussi étudiante et poursuit un master professionnalisant à Paris 8 (Création Littéraire) afin de faire de ce travail une véritable œuvre littéraire. Elle travaille avec Lionel Ruffel et Vincent Broqua – tous deux auteurs de renom et affiliés à de grandes maisons d'éditions (Verdier ou P.O.L). *Eight Songs that Stop but Never End* est, dans sa forme théâtrale, une collaboration artistique dont les acteurs et les membres de la compagnie sont les suivants :



PRODUCTION, MISE EN SCENE ET ACTEURS

Production	Compagnie Portraits Robots
Mise en scène	Tatiana Besser
Ecriture	Tatiana Besser

Avec les comédiens suivants :

Abigaëlle Vergnac	Rôle de Lou
Jeanne LeBon	Rôle de La femme
Elisabeth Desjacques	Rôle de La mère
Victor Combalbert	Rôle de Charly
Sayadyna Mahraik	Rôle d'Isaure
Yannis Benzaid	Rôle d'Ange
Maeve Coudrec	Rôle de Gabrielle
Tatiana Besser	Rôle d'Aimée

Avec l'équipe technique suivante :

Création audio-visuelle	Chakib Toumi, Tatiana Besser, Roxane Bellefontaine
Costumes	Cassiopée
Scénographie	Roxane Bellefontaine
Régisseur	Chakib Toumi
Designer Graphique	Alexandre Michel

Durée du spectacle : environ 1h50-2h00



EIGHT SONGS THAT STOP BUT NEVER END

RESUME DE LE PIECE

"Eight Songs that Stop but Never End" est une pièce de théâtre provocante et émotionnelle qui explore la complexité des liens familiaux, de la culpabilité, du pardon et de l'héritage. Cette pièce dure un peu plus de deux heures et se déroule dans le salon d'enfance d'une famille de six enfants devenus adultes, réunis pour leur mère, le corps de leur père étant exposé dans la pièce. La mère accuse ses enfants de la mort de leur père et leur demande de se défendre en expliquant individuellement pourquoi ils ne sont pas responsables de cette tragédie.

Chaque personnage, tour à tour, livre un témoignage personnel, offrant au public un aperçu de leur passé, de leurs relations familiales et de leurs expériences individuelles. Au fur et à mesure que les témoignages se succèdent et que l'opinion de tous les personnages est confrontée à une réalité personnelle, des secrets profonds et des vérités sombres émergent, révélant les liens complexes qui se sont tissés entre les frères et sœurs, entre les parents et les enfants.

Le thème de l'inceste, à la fois consenti et non consenti, est abordé de manière délicate mais franche dans la pièce, soulevant des questions sur la façon dont les expériences traumatiques et les tabous familiaux peuvent façonner la psyché individuelle et collective. Comment ces expériences modifient les structures familiales et les statuts au sein même de ces structures.

Ainsi émergent les axes principaux de l'inceste et du patricide : les deux tabous fondamentaux de la bible : raison pour laquelle cette pièce tente d'explorer en négatif un sous-texte biblique et religieux dont il s'agit de questionner la teneur.

La pièce intègre habilement des éléments audiovisuels, tels que des vidéos projetées, pour renforcer le récit et offrir au public une immersion visuelle dans les souvenirs et les émotions des personnages. Ces courts métrages enrichissent l'expérience théâtrale en explorant des aspects plus subtils de l'histoire familiale et en soulignant les moments clés des témoignages.

Les décors, inspirés par l'artiste Mimosa Echard, jouent un rôle significatif dans la pièce. La végétalisation du décor, ses moisissures et sa décomposition permet au spectateur de questionner le lien entre racines et ronces, entre liens familiaux et obligations... Les décors sont installés et démontés sur scène, pendant la pièce.

"Eight Songs that Stop but Never End" est une pièce qui invite donc le public à réfléchir sur les relations familiales, les traumatismes, et la capacité à guérir. Elle explore les dynamiques familiales taries par les mensonges et les violences tout en gardant un trait d'humour et de suspense.

EIGHT SONGS THAT STOP BUT NEVER END

REFERENCES ARTISTIQUES DE LA PIECE

ECRITURE / PIECE	Dennis Kelley : "Orphans" (2009) debbie tucker green : Born Bad
DECORS	Mimosa Echard Phia Menard
CREATION AUDIO-VISUELLE	Julia Ducourneau Eden Servaes

QUELQUES EXTRAITS DE LA PIECE

ACTE 1 SCENE 1 *scène introductive de la pièce*

FEMME : On a peint des grands tableaux, avec des grands pinceaux pour des grands hommes. On a beaucoup peint Jésus et Marie, des petits agneaux, les apôtres, des scènes, la Cène. J'ai toujours trouvé que les grands peintres manquaient d'inspiration – les seuls qui me faisaient beaucoup rire c'était les médiévaux qui dessinaient des moines avec des crânes difformes et chauves et des bébés qui ressemblaient à des vieux hommes – toutes ces horreurs mais toujours avec la même piété // pitié infaillible d'ailleurs.

J'ai passé pas mal de temps à regarder les portraits qu'on faisait de Jésus quand j'étais obligée d'aller à l'église // je suis pas sûre qu'on puisse appeler ça des portraits d'ailleurs // et j'ai remarqué quelque chose qui m'a vraiment étonné. Toute cette histoire de clou et de corde. Je me rappelle avoir lu un poème il y a tellement longtemps, sûrement quand j'étais encore enfant, d'ailleurs je pense qu'on me l'a lu, je ne l'ai pas lu, on me l'a lu, ça devait être tiré des vieux bouquins de la bibliothèque, un de ceux qui sentait la poussière et qui me faisait tout le temps tousser, un livre comme ça. Donc ce poème dans ce livre que je n'ai pas lu mais qu'on m'a lu, il parlait de toute une polémique autour des clous et des cordes. Je me rappelle de ce poème parce que je l'ai appris par cœur et je le trouvais beau et on me le lisait souvent le soir – je ne sais pas vraiment pourquoi d'ailleurs. Parce qu'en y repensant c'était pas vraiment le truc le plus parfaitement catho de la littérature. Avec du recul c'était pas catho du tout je pense. Alors je le sais ce poème mais je ne me souviens pas de l'avoir appris par cœur, j'ai dit que je l'avais appris par cœur mais il est rentré tout seul, c'est plutôt ça. Il commençait comme ça :

On défait les rubans autour des poignets du christ. Des rubans rouges. Ils sont cousus à la main par les femmes de la ville et portent les marques de l'artisanat – une imperfection qui fait tout le charme des pièces de tissu de Jérusalem. Quelques fils écarlates qui s'échappent discrètement des coutures solides.

On remplace l'effleurement des bandes d'écharpes cramoisies par la force, la rugosité de la corde. Qui arrache la peau presque aussitôt qu'elle la touche. Il est davantage question ici d'efficacité que de symbolisme. Bien que les cordes soient aussi parfois peintes comme des clous. La fiction s'immisce doucement entre les lignes pour décorer le prosaïsme d'une couche de romanesque de livre de gare.

Et le christ expie et on a peint les clous comme on a cru à nos romans. Cousus les romans.

Parce qu'on a décidé de percer la peau. Dans tous les tableaux. De tous les siècles. A répétition. Jusqu'à la fin du monde.

Le clou est notre premier roman incroyable. Auquel on a fini par croire quand même. Il est notre premier roman et notre premier mensonge. Et il est si beau qu'il en a altéré la vie. Et c'est comme ça qu'on écrit. En refusant de peindre les cordes. Ou alors en les peignant plus vrai que nature, en épluchant les torons, en rentrant dans les tresses des fils et entre les grains de poussières.

En fait je ne suis pas sûre que ce soit un poème mais en tout cas c'était tout comme. Je ne sais pas ce qu'il faut penser de cette histoire de clous. C'est vrai que ça fait plus classe quand même qu'on l'ai cloué à une grande croix. C'est dingue cette histoire quand même. Je ne sais pas quoi penser. Je ne sais pas quoi penser.

Elle est étonnante cette question de la réalité, parce que chacun pense comme il veut mais il faut quand même qu'on soit tous d'accord. Si j'allais à l'église et que je leur disais que leur histoire de clou c'était une connerie je pense qu'ils seraient pas ravis et puis surtout on me croirait jamais. Pourtant c'est écrit ! pourtant c'est vraiment écrit !

ACTE 1 SCENE 5 *Gabrielle explique pourquoi elle n'est pas celle qui a tué son père.*

GABRIELLE : J'ai toujours voulu le tuer. Le tuer accidentellement, qu'il se tue lui-même, que quelqu'un l'assassine. J'aurais aimé qu'il s'étouffe en buvant un verre d'eau, qu'il trébuche dans les escaliers, qu'il se tranche en bricolant. Alors, j'ai tout fait pour que ça arrive. Mais je devais toujours être loin de lui, inaccusable, hors de portée parce que je ne voulais pas prendre une vie en en ruinant une autre. Il avait la chance de son côté, il la cultivait en y croyant plus qu'à toutes les religions. Il avait la science de ceux qui n'en ont aucune et qui sont profonds par leur vide. Il pensait à lui en broyant le monde. Et ses enfants. Il nous a écrasé. Moi, il m'a démoli. Et j'avais toutes les raisons de le vouloir enterré.

J'ai toujours voulu le tuer. Alors, c'est ce que j'ai fait. Un peu et de mille manières différentes. La première fois que je l'ai assassiné je l'ai rendu fou.

Il avait l'habitude, tous les jours à la même heure, de faire une grande sieste. Il dormait paisiblement. De longues minutes pendant lesquelles il n'était pas alerte, un peu mort mais naturellement et toujours en pleine forme en ouvrant la porte de sa chambre au bout d'une heure et demie. J'ai voulu qu'il s'étouffe dans son sommeil ou que son cœur décide d'arrêter subitement de battre. Je l'ai tué par la pensée. Je lui souhaitais si fort de crever que c'était mon cœur qui arrêta de palpiter quand je le voyais monter les escaliers pour se rendre dans sa chambre. J'ai redoublé de créativité quand j'ai finalement compris que la force de ma pensée n'égalerait jamais son désir de vivre.

Sa vie était réglée à la minute. Il se levait tous les jours à la même heure, se couchait à la même heure, effectuait les mêmes mouvements et réfléchissait sûrement tout le temps à la même

EIGHT SONGS THAT STOP BUT NEVER END

chose ou alors peut-être jamais à rien. Il voulait rester en vie d'une manière monotone. Il s'adonnait à la plus ennuyeuse des danses chaque fois qu'il devait sortir de la maison. Il valsait trois fois vers la porte d'entrée pour vérifier qu'elle était bien fermée à clé, palpait quelques fois ses poches, partait puis revenait pour recommencer cette ronde quelques fois, sûrement jusqu'à ce que son esprit se soit assez écorché contre la serrure ou le rebord de ses clefs pour qu'il puisse se perdre ailleurs que dans les psychoses du prosaïsme.

Quelques petites névroses décoraient sa personnalité bien peinte de tares toutes plus fascinantes les unes que les autres. Alors j'ai décidé, vers quinze ou seize ans, de les utiliser comme je pouvais.

Comme je suis la dernière de la famille, il n'a jamais vraiment prêté attention à moi. Il oubliait que j'existais dès qu'il ne me voyait pas. Il ne voulait pas que je respire trop fort, ne supportait pas la manière dont je marchais, avait une aversion la plus totale pour les aliments que je décidais de manger et refusais de me regarder si je portais du bleu. Il ne me supportait pas quand j'étais là.

Alors, il fallait le tuer.

EIGHT SONGS THAT STOP BUT NEVER END

